

En réponse à la question que je vous ai posée hier, l'approche sartrienne aboutirait à quelque chose de ce genre :

a. notre *boat people* se trouvait confronté, dans sa situation, à un choix entre plusieurs comportements possibles : fuir son pays (en perdant tout ce qu'il y possède, ainsi que son métier, ses proches, etc.) et monter, avec ses enfants, sur un bateau (dont tout indique qu'il peut faire naufrage), pour rejoindre un pays dans lequel il sait qu'il se retrouvera en situation irrégulière. Ou non : il peut aussi rester là où il se trouve, ne pas monter sur le bateau, etc. Il a donc plusieurs comportements *possibles*. Et qui, en dernier lieu, décide de fuir ou de ne pas fuir, de monter ou de ne pas monter ? Lui, et lui seul. Il doit *choisir* en connaissance de cause, ce qui lui semble être "le meilleur choix" (pour lui, ses enfants, etc.), **il est donc responsable de ce choix**, et il devra l'assumer. Ce n'est ni la guerre, ni la situation qui a "pris la décision" : c'est lui.

Peut-on alors dire que ce *boat people* ne peut s'en prendre qu'à lui-même si ses enfants meurent noyés, qu'il est responsable de leur mort, qu'il n'avait qu'à *ne pas* monter à bord ?

En fait, non. Parce que justement, c'est le fait qu'il ait pu faire *librement* ce choix, que le choix d'exposer consciemment ses enfants à la mort ait pu lui apparaître comme *le meilleur choix*, qui éclaire **la détresse de la situation** dans laquelle il se trouvait. Tant qu'on admet que les individus n'ont pas *choisi délibérément* de faire quelque chose (ils ont été "poussés" par la faim, la guerre, etc.), on peut occulter ce qu'il y a d'horrible dans la situation (une force agit mécaniquement sur des individus... il faut donc peut-être exercer une force en sens contraire, en les "repoussant"). Mais si l'on admet que le choix a été fait *délibérément*, consciemment, *librement*, alors on voit sous un nouveau jour **ce que devait être la situation** dans laquelle se trouvait un homme pour que le fait de mettre ses enfants en danger de mort lui semblent être "**le meilleur choix**". Quels devaient être... les *autres choix possibles* ?

Dans quelle situation devrions-nous nous trouver, nous, pour que le fait de quitter notre pays, et tout ce qu'on y possède, pour gagner un pays éloigné dans lequel nous serons accueillis par des forces de police, après avoir traversé une mer sur une embarcation qui risque manifestement de couler, avec nos enfants, puisse nous apparaître comme *la meilleure chose à faire* ?

C'est bien le fait que le comportement ait été *choisi* qui révèle l'horreur de la situation. Notre *boat people* avait le choix... et c'est justement le fait qu'il ait fait *ce choix-là* qui doit nous faire prendre conscience de la situation dans laquelle il se trouvait. Et qui devra donc guider la réponse que nous déciderons de donner à sa tentative : lorsque le bateau menacera de faire naufrage au large de nos côtes, *nous non plus* nous ne pourrons pas dire : "nous n'avons pas le choix", "nous ne pouvons

pas", etc. Nous **avons** le choix : l'accueillir, ou non. Nous seuls pouvons **décider**. Et nous devons assumer notre choix, comme nous devons en assumer les conséquences prévisibles : nous sommes **responsables** de nos choix.

La force de la position de Sartre, c'est qu'elle renvoie dos à dos les tenants de deux attitudes contraires :

a. le *boat people* n'avait pas le choix ; il n'a rien décidé, c'est la situation qui l'a voulu, il n'a aucune responsabilité dans le choix qu'il a fait, car il n'a rien choisi.

b. le *boat people* est responsable de ce qui lui arrive : s'il ne voulait pas mourir noyé, lui et ses enfants, il n'avait qu'à pas monter sur un bateau qui pouvait couler.

La proposition (a) est fautive : c'est bien l'individu, et lui seul, qui a choisi délibérément de s'exposer à la noyade en montant sur l'embarcation avec ses enfants, et qui est responsable *de ce choix*.

La proposition (b) est fautive : l'individu n'est pas responsable *de la situation* dans laquelle il se trouvait : et son choix semble (horriblement) compréhensible si l'on prend conscience des *autres* choix qui s'offraient à lui.

Si l'on quitte notre *boat people* pour revenir à une situation plus proche, celui du "jeune de banlieue", la position de Sartre pourrait se formuler ainsi :

a. la **situation** dans laquelle se trouve ce jeune de banlieue est radicalement différente, à celle d'un jeune fils de cadres supérieurs ; par rapport aux *ressources* dont ils disposent (capital économique, social, culturel), par rapport aux *difficultés* qu'ils vont rencontrer (discrimination, etc.), par rapport aux *opportunités* qui leur seront offertes, leur situation est radicalement *inégaie*. Les choix qu'ils feront ne se feront pas du tout dans la même *situation* : ils n'ont, notamment, pas du tout les mêmes *chances* de réussir, à l'école et professionnellement. Leurs situations sont **inégaies**.

b. cela n'empêche pas que l'un comme l'autre vont devoir **choisir** le comportement qui sera le leur dans cette situation. Ils peuvent, notamment, travailler avec assiduité à l'école, être présents à tous les cours, rendre tous leurs travaux, etc. Mais ils peuvent aussi ne fournir aucun effort scolaire, pour se consacrer à d'autres formes de "réussite" : la vente de cannabis, par exemple. Encore une fois, tous deux ne se trouvent pas dans la même situation : la réussite scolaire sera beaucoup plus difficile pour le premier, alors que le second aura beaucoup moins de raisons (et d'opportunités) de se lancer dans le trafic. Il n'en reste pas moins qu'ils ont le choix, et qu'**eux seuls décideront** de leur comportement.

Ils sont **inégaux**, mais ils sont **libres**. Un "banlieusard" peut se trouver dans une situation nettement *défavorisée* par rapport à son correspondant de centre-ville, et il

n'est pas responsable de cette inégalité (même s'il peut, nous allons le voir, s'engager pour ou contre cette inégalité : la renforcer, ou la combattre). Mais il reste néanmoins responsable de ses choix : c'est lui, et non "la situation" (ou l'Etat, la pauvreté, l'immigration...) qui aura décidé, le jour J, de rendre son DM de philo.

Cette posture, qui cherche à la fois à souligner l'**inégalité radicale des conditions**, ET la **responsabilité individuelle** des hommes qui se trouvent dans ces situations, c'est exactement celle que défend depuis plusieurs années le rappeur français Kery James. Cette posture, il l'a décliné dans tous les supports qu'il a mobilisés :

_ dans ses chansons ("*Banlieusard*", mais aussi son duo avec Orelsan, "*A qui la faute ?*")

_ dans un film (disponible sur netflix, intitulé "*Banlieusards*")

_ dans une pièce de théâtre, qui a tourné un peu partout en France (à Lyon, des représentations ont eu lieu au théâtre de la Croix-Rousse et au théâtre de Vénissieux), intitulée "*A vi'*"

La thèse centrale est toujours la même : **les banlieusards se trouvent dans une situation réellement défavorisée** par rapport aux habitants des beaux quartiers, leur réussite (scolaire, sociale) est incomparablement plus difficile, leurs chances sont nettement moindres, ils souffrent à la fois d'un déficit de ressources, de processus de discrimination, de sollicitations néfastes (notamment les plus jeunes), *etc.* Toute une partie (alternée) de la chanson *Banlieusard* est un réquisitoire contre la *situation* des jeunes de banlieue, qui lui a d'ailleurs un jour attiré les foudres d'un député, choqué que l'on puisse affirmer qu'il y a "deux France", tant les situations entre les catégories sociales sont **inégaies**.

Mais inversement, cette inégalité sociale ne remet pas du tout en cause, pour Kery James, **la liberté des individus, et donc leur responsabilité individuelle**. Ce sont eux, et eux seuls, qui doivent *choisir* ce que sera leur comportement dans leur situation. Travailler à l'école, ou non. Trafiquer, ou non. Brûler des poubelles, des voitures ou des locaux, ou non. S'anesthésier eux-mêmes au hashich, ou non. Ce n'est pas la situation (ou l'Etat) qui prendra ces décisions, mais eux-mêmes, et ils seront **responsables de ce choix**. C'est l'autre versant de la chanson.

Cette position de Kery James fait beaucoup de mécontents ; mais c'est celle qui correspond le plus à la théorie sartrienne. Et c'est sans doute aussi, philosophiquement, la plus intéressante. Nous travaillerons en classe sur deux supports : la chanson "banlieusard", et la pièce de théâtre. Libre à vous de regarder le film, qui est assez réussi mais qui n'apporte rien de nouveau par rapport aux deux autres. Nous soulignerons au passage le fait que Kery James est l'un des rares artistes contemporains à pratiquer *réellement* la polyphonie des idées ; dans son dialogue avec Orelsan, ce sont bien *deux points de vue* qui sont exposés, aucun

n'étant le simple faire-valoir de l'autre. Dans la pièce de théâtre, sous le prétexte d'un concours d'éloquence mettant en présence deux candidats à la magistrature, ce sont bien deux discours qui s'affrontent. Et s'ils s'affrontent, c'est justement parce que l'un comme l'autre s'articulent dans la prise de position de Kery James : il y a bien une responsabilité *de l'Etat* dans la *situation* actuelle des banlieues ; mais cela n'abolit pas la responsabilité *individuelle* de ceux qui y vivent, dans les *choix* qu'ils effectuent.

Pour commencer, vous devez donc d'abord écouter la chanson *Banlieusard*, en essayant, sur le texte, de surligner :

_ (en vert, par exemple), au fur et à mesure, les éléments qui soulignent l'**inégalité radicale des situations**.

_ (en rouge, par exemple), les éléments qui soulignent la **responsabilité individuelle des banlieusards** à l'égard de leurs choix

Essayez maintenant de repérer les éléments qui, dans le texte :

_ renvoient au fait que le banlieusard est soumis à un réseau d'**attentes sociales** spécifiques : on s'attend à ce qu'il... il est supposé... il est censé... *etc.*

_ renvoient au fait que le banlieusard **doit refuser** de jouer ce rôle qu'on veut lui attribuer (c'est bien un "devoir" dans le texte, ce qui conduit Kery James un peu plus loin que Sartre)

Ce rapport entre "rôle socialement attribué" et "résistance individuelle" est décisif pour la question de la liberté et du déterminisme social : pour Kery James, les banlieusards :

a. **ne sont pas déterminés** par la société : ils restent libres de leurs choix, même s'ils se trouvent dans une situation très défavorisée

b. **ne doivent pas se considérer comme déterminés** par la société, en se considérant d'emblée comme "condamnés à l'échec", ce qui leur permettrait d'éviter d'endosser la responsabilité de leurs choix ("je n'avais pas le choix, je ne pouvais pas réussir") : c'est de la "mauvaise foi", au sens de Sartre (je rappelle que la "mauvaise foi" consiste chez Sartre à nier notre propre liberté, pour ne pas endosser la responsabilité des choix que nous avons effectués).

c. **doivent faire preuve de détermination** pour résister aux forces qui tentent de les conduire à épouser un certain "rôle social" : celui du "banlieusard", qui est censé échouer à l'école et finir en prison.

Nul n'est sûr de réussir (Kery James ne dit pas : quiconque essaiera réussira) ; notre réussite ne dépend pas *seulement* de nous (mais de bien des paramètres, qui nous échappent). Mais la réussite est *possible*, et il nous appartient, à nous, de tenter ou non de réaliser cette possibilité. Nous ne choisissons pas notre situation ;

mais nous choisissons de *nous soumettre*, ou non, au rôle social correspondant à cette situation. Celui qui se soumet un lâche, celui qui résiste est un combattant.

Le combat, dans le texte, consiste essentiellement :

a. à ne pas faire "ce qu'on attend" d'un banlieusard : ne pas travailler à l'école, brûler des voitures, vendre du cannabis : c'est bien à *cela* que l'on s'attend de la part d'un banlieusard, et c'est cela que le nabléusard **doit refuser**.

b. à ne pas dire ce qu'on veut entendre de lui : ce qui peut être soit un discours de *victime*, soit un discours de *haine* : les deux permettent de le mettre sous tutelle

c. à ne pas attendre du "système" ce qui pourra le sauver : il ne doit pas considérer que sa réussite dépend des aides de l'Etat, mais bien d'abord de ce qu'il fera, lui, pour réussir

d. à se doter de cette arme qu'est le **savoir** : la connaissance est une arme décisive dans le combat pour la réussite ; le banlieusard doit donc chercher à se cultiver, notamment grâce à l'**école**.

e. non pas se révolter par des actes aussi violents qu'inefficaces (brûler des voitures, des locaux), mais chercher à **réussir professionnellement**, pour gagner un pouvoir économique (construire et vendre des voitures)

f. **refuser de s'anesthésier par la consommation de stupéfiants** : la consommation de drogues n'est un acte de transgression et de liberté que pour celui qui ne voit pas qu'elle est un excellent instrument de domestication sociale

g. sortir du registre de la **plainte** pour passer à celui de l'**engagement révolutionnaire** : celui qui veut transformer la société ; or le meilleur moyen de transformer la société est de participer au *pouvoir* ; or le pouvoir appartient avant tout à ceux qui *réussissent socialement*. **L'acte le plus "révolutionnaire" pour un banlieusard, c'est de réussir (scolairement, professionnellement...)**, et d'utiliser le pouvoir qu'il aura ainsi obtenu pour lutter contre la discrimination.

Si on fait la liste de ces injonctions... on s'aperçoit que le texte de Kery James est sans doute l'un des plus *républicains* du rap français, et qu'il est assez difficile de le considérer comme un appel au soulèvement... ou alors, au soulèvement *par le travail* !